

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lire, écrire

Serge Gagnon, *De l'oralité à l'écriture. Le manuel de français à l'école primaire 1830-1900*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 240 p., 25 \$.

Collectif (dir. Hélène Guy et André Marquis), *Le choc des écritures. Procédés, analyses et théories*, Québec, Nota bene, 1999, 226 p., 20 \$.

Robertson Davies, *Lire et écrire*, traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 1999, 84 p., 12,95 \$.

Michel Gaulin

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37372ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2000). Compte rendu de [Lire, écrire / Serge Gagnon, *De l'oralité à l'écriture*. Le manuel de français à l'école primaire 1830-1900, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 240 p., 25 \$. / Collectif (dir. Hélène Guy et André Marquis), *Le choc des écritures. Procédés, analyses et théories*, Québec, Nota bene, 1999, 226 p., 20 \$. / Robertson Davies, *Lire et écrire*, traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 1999, 84 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 50–52.

Serge Gagnon, *De l'oralité à l'écriture. Le manuel de français à l'école primaire 1830-1900*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 240 p., 25 \$.

Collectif (dir. Hélène Guy et André Marquis), *Le choc des écritures. Procédés, analyses et théories*, Québec, Nota bene, 1999, 226 p., 20 \$.

Robertson Davies, *Lire et écrire*, traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 1999, 84 p., 12,95 \$.

ESSAI
Michel Gaulin

Lire, écrire

Trois ouvrages d'inspiration très différente sur ces activités fondamentales que sont la lecture et l'écriture.



ON LE SAIT, C'EST LA CULTURE QUI LIBÈRE progressivement l'individu de la gangue dans laquelle il est né et qui le met en état de réaliser les virtualités dont la nature l'a doué. Or, l'un des biens les plus précieux, à cet égard, est assurément la lente maîtrise du langage que permettent l'apprentissage de la lecture et l'exercice de l'écriture. Fort différents tant par les buts qu'ils poursuivent que par leur inspiration, les trois ouvrages réunis ici n'en mettent pas moins en évidence, chacun à sa façon, l'avantage — et le plaisir aussi — qu'il y a à tirer, à divers âges de la vie, du travail avec et sur les mots.

Apprendre à lire

Historien, Serge Gagnon se penche sur un domaine encore mal connu de notre passé, en esquisant l'histoire du manuel de lecture dans le Québec du XIX^e siècle et en soumettant ses contenus à une analyse de nature qualitative. Son travail consiste, essentiellement, à déblayer un champ d'activité vaste et extrêmement concurrentiel, où se côtoient (et s'opposent) tout à la fois clercs et laïcs, tenants d'une morale proprement religieuse et partisans d'une morale plus bourgeoise, enfin, surtout après 1880, des communautés religieuses en concurrence les unes avec les autres.

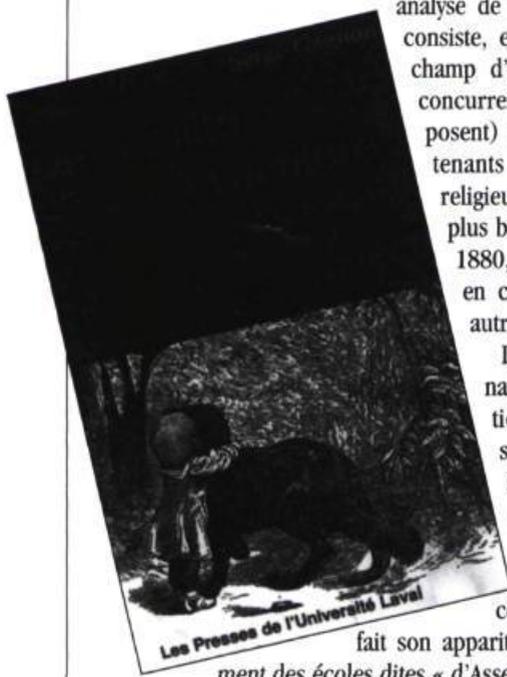
Le manuel de lecture suit assez naturellement, dans son évolution, celle du système d'enseignement et il n'est pas sans subir l'effet des soubresauts d'ordre tant politique qu'idéologique que connaît la société québécoise tout au long de cette période. Ainsi, le manuel

fait son apparition à la faveur de l'établissement des écoles dites « d'Assemblée » (1829-1836), dans la foulée de l'ascendant dont jouit alors le Parti patriote. À cette époque, son commerce est vu principalement comme une entreprise d'édition et

d'imprimerie. Puis, pendant les années du régime d'Union, sous les règnes successifs des surintendants de l'Instruction publique Jean-Baptiste Meilleur (1842-1855) et P.-J.-O. Chauveau (1855-1867), le commerce se spécialise et des structures d'agrément sont mises en place. Alors que les premiers auteurs de manuels auraient été des hommes qui, exception faite d'un Joseph-François Perrault, n'avaient peut-être jamais enseigné la lecture aux enfants (p. 79), ce sont les pédagogues, inspecteurs d'écoles ou professeurs d'école normale, notamment, qui prennent le relais au cours de cette étape. Enfin, si dans les deux dernières décennies du siècle, les congrégations ont tendance à dominer, il ne faudrait pas, selon Gagnon, y voir tant un signe de la cléricisation croissante de la société québécoise qu'un symbole de la longue expérience pédagogique dont jouissaient ces communautés, venues pour la plupart de France.

Cette dernière observation laisse déjà entrevoir que le propos de Gagnon, tout historique qu'il soit, n'est pas entièrement dénué d'intention polémique. Son livre, en effet, a en partie comme volonté de réfuter l'opinion largement répandue d'une mainmise quasi absolue de l'Église du Québec sur le domaine de l'éducation au XIX^e siècle et, par voie de conséquence, sur les diverses sphères de l'enseignement, qu'aurait saturé le catholicisme ambiant. Ainsi prend-il le contre-pied des « historiens œuvrant à l'époque de la Révolution tranquille » (p. 21) qui auraient vu dans l'abolition du ministère de l'Instruction publique, en 1875, une sorte de tragédie. Gagnon y voit au contraire « le résultat d'un compromis avec l'Église », dans lequel « l'État n'a pas abdiqué », mais où les deux pouvoirs en présence auraient procédé à un « partage des responsabilités » (p. 21-22). Pour ce qui est du second point, la saturation des matières scolaires par le catholicisme ambiant, Gagnon s'en tire à mon sens de façon quelque peu artificielle en établissant une distinction assez étroite entre la morale catholique proprement dite et une morale plus civique et personnelle que l'enseignement catholique, aussi bien ici qu'en Europe, avait de toute façon récupéré en grande partie à ses propres fins.

À l'évidence, force est bien de constater que l'enseignement dispensé dans les abécédaires et syllabaires étudiés et, plus encore, dans les livres de lecture des dernières années du primaire était très fortement moralisant, et à saveur religieuse encore. Gagnon a beau s'employer à établir des pourcentages relatifs entre la matière proprement « religieuse » et



un contenu plus « profane », il n'en reste pas moins que l'élève qui aura lu, par exemple, sur une même page du *Syllabaire : premier livre*, des Frères des écoles chrétiennes (1872), une kyrielle d'expressions telles que « le clergé charitable », « le vénérable évêque », « la publicité du miracle », « le blasphème sera puni », « la sublimité de la bible », « une église admirable », et « la porte du tabernacle » (citations, p. 104) aura été placé dans un climat idéologique auquel une conclusion comme celle-ci : « [l]es quatre cinquièmes de [la partie en question] sont

néanmoins étrangères à la sphère religieuse » (p. 105) changera peu de chose. Certes, si, à l'appui de sa thèse, Gagnon peut citer la *Nouvelle série de livres de lecture graduée* (1876-1877) d'André-Napoléon Montpetit (père d'Édouard Montpetit), où « l'agriculture scientifique côtoie le machinisme industriel » (p. 165) et où « l'idéologie libérale [se] déploie à profusion » (*ibid.*), il n'en est pas moins obligé de conclure, au sujet des ouvrages des congrégations, que « prêtres et religieux insistent sur la foi en Dieu et les lieux de l'éternité » (p. 199) et que « [p]lus on approche du tournant du siècle, plus les manuels congréganistes s'attardent en général aux éléments du credo catholique » (*ibid.*).

Toute recension aussi brève d'un livre aussi complexe que celui de Serge Gagnon est forcément réductrice et je n'ai pu ici, hélas, qu'en effleurer la surface. Il est bon de se rappeler que le climat idéologique dont fait état Gagnon, tout en essayant d'en atténuer les aspérités pressenties, ne se limitait pas au Québec. Tout est le fait d'un temps et d'un lieu et il y a fort à parier, comme Gagnon le laisse d'ailleurs lui-même entendre dans sa conclusion, que les manuels français, dans les premières années de ferveur républicaine sous la Troisième République, devaient, religion en moins, être tout aussi moralisateurs que les manuels québécois.

Apprendre à écrire

Dans un tout autre ordre d'idées, *Le choc des écritures* s'intéresse, quant à lui, à l'apprentissage de diverses formes de rédaction à l'université et en particulier à l'écriture de création dans le cadre d'ateliers dits « d'écriture ». Au dire de plusieurs des collaborateurs de cet ouvrage, notre époque serait en mutation, l'enseignement de la création littéraire serait en progrès « envers et contre tous » (p. 5), et le temps serait venu d'arrimer cette activité aux développements les plus récents de la linguistique et de la théorie de la communication, de même qu'à ceux des nouvelles technologies.

L'ouvrage déplaît au départ par son ton revendicateur. On est manifestement en présence ici d'une autre offensive (une de plus !) de la part de ces pseudo-disciplines qui aspirent à se conférer une légitimité et une respectabilité en se transformant en entreprises d'ordre scientifique. Trop souvent, dans cet univers, les bibliographies font office de

savoir, les définitions de dictionnaires servent de substitut à la pensée et la démonstration est si grosse qu'elle finit par en paraître suspecte.

L'une des principales « théories » d'apprentissage mises de l'avant ici est la « praxéologie », méthode de « réflexion dans l'action » (p. 55) inspirée par les travaux de deux chercheurs états-uniens et « qui se compare avantageusement », nous affirme-t-on, « aux grandes méthodes de recherche scientifique appliquée, expérimentale ou fondamentale » (*ibid.*). « Le processus de création littéraire », nous prévient par ailleurs le même auteur, plus loin dans l'ouvrage, « est un système qui [...] ne pourrait, en aucun cas, être défini en tant que méthode » (p. 184). On se prend à rêver, devant pareilles injonctions, à la célèbre distinction de Pascal entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Mais qui sait ? Virginia Woolf ne se fût peut-être pas suicidée si elle avait pu avoir recours, pour l'assister dans son « processus de création », au ministère de la « praxéologie »...

Quelques textes, heureusement, échappent à la médiocrité de l'ensemble : celui de Robert Yergeau, entre autres, « *Lector, auctor, doctor* : création et institution », qui apporte une réponse circonstanciée et bien argumentée aux objections formulées, au début de la décennie déjà, par Robert Melançon et Jean Larose, notamment, à l'encontre des ateliers de création. Mais retiendront particulièrement l'attention les prestations de deux créateurs : celle d'André Carpentier, sur l'exercice de « féconde inutilité » (p. 11) qui consiste, pour l'écrivain, à tenir régulièrement des carnets dans lesquels s'ouvre le spectacle de la construction de la pensée » (p. 21), et le témoignage de Paul Chanel Malenfant, assurément le plus beau texte de tout l'ouvrage, sur le « travail du deuil » qu'a représenté pour lui la rédaction de son roman, *Quoi, déjà la nuit ?*, « cérémonieuse mise en texte d'un être cher » (p. 39).

Lire et écrire

Lire et écrire, enfin, constitue un témoignage, presque le testament, d'un vieux routier de l'écriture, le romancier et homme de lettres canadien-anglais Robertson Davies, disparu à la fin de 1995. Peu d'écrivains, ici, savent filer une histoire (« *spin a tale* », comme le dit l'anglais) de la façon dont Davies savait le faire.

Cet opuscule reproduit (en traduction) le texte de deux conférences données à l'université de l'Utah, en 1992, dans le cadre d'une série de conférences prestigieuses dont les universités anglo-saxonnes ont le secret, les *Tanner Lectures*.

Davies y plaide, d'abord, pour la remise en honneur de la lecture sérieuse. On vit dans un monde où le « livre » est partout, où l'écrivain est devenu, si l'on en croit le petit écran, un personnage médiatique et pourtant, affirme Davies, « la médiocrité, plutôt que la nullité flagrante [...] exerce une influence sur la majorité des lecteurs » (p. 9). Les méthodes de « lecture rapide » foisonnent, collèges et universités, par souci de rectitude politique, s'éloignent des grandes œuvres canoniques au profit d'œuvres sans valeur et, pendant ce temps, on oublie de nourrir la sensibilité, « celle qui augmente la compréhension que nous avons de tous les aspects de notre vie » (p. 21). Davies donne plusieurs conseils à ceux qui seraient désireux de revenir à la lecture comme « exploration de soi par le plaisir personnel » (p. 19) : réserver chaque



André Marquis



Hélène Guy



ASSOCIATION
QUÉBÉCOISE DE LA
fibrose kystique

Combatez la fibrose kystique
1-800-363-7711

jour un moment pour la lecture, comme le fait l'amateur de musique pour l'écoute de ses œuvres favorites ; « oraliser » la lecture — qu'elle devienne une joie pour l'oreille comme pour l'esprit ; ne pas rougir d'avoir sous la main plusieurs ouvrages en cours à la fois ; enfin, revenir sans cesse aux grandes œuvres, qui gagnent à être lues à divers âges de la vie.

Dans la seconde des conférences, Davies aborde plus particulièrement le sujet de l'écriture et explique qu'il a produit son œuvre abondante quand il avait le temps d'écrire au milieu de ses multiples occupations. Davies ne croyait ni aux bourses de création ni à la réclusion de l'écrivain, non plus qu'à « l'homme qui écrit un livre sur un homme qui écrit un livre » (p. 51-52). « [Q]uand il en arrive à cette extrémité, on sait qu'il est fini », fait-il observer de façon caustique (p. 52). Non, la grande affaire, pour Davies, fut ce qui a toujours fait la grandeur d'un écrivain véritable, c'est-à-dire le sens du récit, cette capacité d'« ensorcellement » qui suscite chez le lecteur « d'inattendues et merveilleuses révélations sur la vie et sur nous-mêmes » (p. 72). Quiconque aura lu l'un ou l'autre des romans du grand homme comprendra instinctivement ce qu'il voulait dire.



Des lectures de qualité



CELUI QUI VOIT
Michel Lamontagne
ISBN 2-89420-371-3
Science-Fiction
176 p. * 8,95 \$

Comment devenir chauve en passant par une chambre de désintégration.



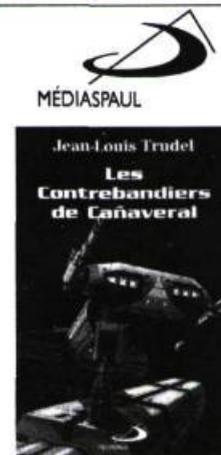
LA LETTRE DE LA REINE
Julie Martel
ISBN 2-89420-372-1
Fantastique épique
168 p. * 8,95 \$

Malgré son jeune âge, Elsie est seule à pouvoir s'opposer à un redoutable sorcier.



RISQUE DE SOLEIL
Louise Lévesque
ISBN 2-89420-373-X
Science-Fiction
144 p. * 8,95 \$

Alerte météo en l'an 2053: attention, aujourd'hui il y a un fort risque de soleil.



LES CONTREBANDIERS DE CAÑAVERAL
Jean-Louis Trudel
ISBN 2-89420-374-8
Science-Fiction
184 p. * 8,95 \$

Les murs d'une station spatiale peuvent cacher bien des surprises...

En vente chez votre libraire * www.mediaspaul.qc.ca * mediaspaul@mediaspaul.qc.ca